

Elle hésita un instant puis cliqua sur « Envoyer » en se laissant tomber sur le dossier de sa chaise. La nuit avait envahi la pièce dans laquelle elle se trouvait et seule la lumière de l'écran éclairait encore faiblement les lieux. Le visage de Yoann dansait encore derrière ses yeux. Elle attrapa son verre et le but d'une traite dans l'espoir de brûler une dernière fois son image. Elle le reposa à côté de la bouteille de vin vide qui l'avait accompagnée pendant qu'elle écrivait.

Un calme silence régnait dans la grande maison. Elle entendait le vent caresser les fenêtres et, un peu plus loin, le bruit diffus de la mer. Ce qui était étrange : elle savait que la mer était trop loin et les vitres des fenêtres trop épaisses pour que le son de l'eau puisse lui parvenir. Elle en conclut que c'était peut-être les vagues dans sa tête qu'elle entendait et que l'alcool commençait à la bercer. Elle se resservit un verre. Elle était venue pour ça, après tout. Pour faire des vagues un raz-de-marée.

Ce matin, lorsqu'elle était arrivée dans la vieille maison de famille, le jardin était bercé par la lumière du soleil. La sérénité des lieux, les souvenirs réconfortants qu'elle retrouvait dès qu'elle franchissait le seuil de la porte l'avaient rassurée : elle avait eu raison de venir ici pour mettre un terme à cette histoire. La solitude lui permettrait de noyer son chagrin aussi bien dans l'iode que dans l'éthanol, à l'abri des regards, du jugement. Elle n'avait pas spécialement l'habitude de faire ça, mais elle sentait bien, cette fois, qu'elle ne parviendrait pas à franchir ce cap sans une petite anesthésie. Elle s'était installée, parcourant les étages pour ouvrir les volets, scrutant et caressant les objets qui, tous, lui rappelaient un petit bout de sa vie. Elle était chez elle, dans son cocon, près de la mer et loin de la ville étourdissante. En fin d'après-midi, elle s'était emmitouflée dans un gros gilet en laine qui traînait dans une des armoires, elle s'était assise sur les marches en pierre du perron, en haut desquelles on voyait la mer, en contrebas, et elle avait ouvert, presque méthodiquement, la première bouteille. Elle l'avait bue calmement en faisant le résumé mental de son histoire pour en tirer les conclusions qui s'imposaient.

Il n'y avait pas à tortiller : ça ne pouvait pas continuer. Sa rencontre avec Yoann, quelques mois plus tôt, avait été trop forte. Ils se connaissaient depuis bien plus longtemps que ce qu'elle appelait leur « rencontre », mais elle ne l'avait jamais vraiment remarqué auparavant. Il avait fallu un soir un peu spécial – et à quoi était-ce dû ? l'alignement des planètes ? le cycle hormonal ? une soudaine disponibilité de son esprit ? – il avait fallu un soir un peu spécial pour que tout d'un coup, son regard la foudroie. Tout s'était passé très vite. Elle s'était

rapprochée de lui, il s'était laissé faire, et avec un naturel, une évidence déconcertante, elle était rentrée chez lui. La plus belle nuit de sa vie, dira-t-elle ensuite.

Le problème, quand on vit la plus belle nuit de sa vie, c'est qu'on veut la revivre encore et encore. Maintenant qu'elle se retrouvait face à elle-même, elle se rendait compte qu'elle avait complètement cessé de vivre depuis ce moment, dans l'attente permanente que cet instant se reproduise, avec le terrible besoin de revoir le monde et de le ressentir avec la même intensité que pendant ces quelques heures passées à ses côtés. Ce qui aurait pu être le début d'une très belle histoire d'amour, comme on en voit dans les films, si Yoann n'avait pas déjà eu quelqu'un avec qui il revivait peut-être, dès qu'il le voulait, la « plus belle nuit de sa vie ».

Elle frissonna en repensant à ses mains sur son corps. Pour faire redescendre cette flamme glacée qui montait le long de sa colonne vertébrale, elle but encore un verre de vin. Un autre frisson la parcourut et elle remercia son breuvage de lui fournir de substitut.

Les premières semaines, elle ne s'était pas inquiétée. Tout avait été tellement parfait qu'il ne pourrait lui-même que vouloir la revoir. Elle interprétait son silence comme un moment de vulnérabilité. Il était timide, se disait-elle, sans doute un peu fragile. Elle ne voulait pas l'étouffer, elle préférait lui laisser le temps et lui montrer qu'elle était présente et compréhensive. Il reviendrait de lui-même. En attendant, elle se rendait disponible, dès qu'il voudrait la revoir. La fille cool.

Elle avait commencé à douter en voyant que son histoire avec l'autre ne montrait aucun signe de faiblesse. Elle s'était dit que, peut-être, il n'osait pas, ne se rendait pas compte qu'elle ne pensait qu'à lui. Elle connaissait « Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus » sur le bout des doigts : elle savait que la communication entre les deux sexes grandissant sur des planètes différentes n'était pas toujours évidente. Il était après tout possible qu'il n'ait pas compris ses signes d'encouragement. Elle s'était montrée un peu plus explicite.

Mais l'attitude de Yoann n'avait pas changé pour autant. Elle comprenait de moins en moins ses réponses polies mais toujours distantes à ses sollicitations. Il ne pouvait pas ne pas avoir saisi ce qu'elle lui disait – il lui semblait que des messages tels que « J'ai besoin de te revoir » parlaient d'eux-mêmes. A moins que... ? Sans doute avait-il peur. Peur de cette passion qu'il ne pouvait manquer de ressentir lui aussi, peur de cette vague qui peut potentiellement vous emmener loin, très loin, vers un horizon tellement lointain, tellement inconnu qu'on ne peut plus en revenir. On n'est pas toujours prêt à accueillir un tel changement. Quitter l'autre au

risque de s'attirer les foudres du reste du monde. Se mettre en péril face à la passion qui embrase. Mais elle ne laisserait pas passer ça, non. Du courage, elle en aurait pour eux deux. Il fallait simplement être là au moment où la faille que leur nuit avait créée en lui finirait par s'ouvrir, emportant tout sur son passage. Il ne fallait pas rater cet instant qui pouvait, elle le savait, ne durer qu'une fraction de seconde. Alors, elle avait commencé à organiser son emploi du temps en fonction des signes qu'elle pourrait recevoir de sa part. Elle savait qu'il était souvent disponible le mardi soir – elle refusa tous les rendez-vous qu'on lui proposait ces soirs-là. Elle savait qu'il avait ses habitudes dans certains bars. Elle se mit à y aller plus souvent qu'à l'accoutumée, pour ne pas le manquer, et elle parlait fort pour qu'il la remarque lorsqu'il était là. Elle s'inquiétait de lui auprès de ses amis, prenait de ses nouvelles régulièrement pour suivre jour après jour les possibles changements qui s'opéraient dans sa vie. L'ère numérique l'avait bien aidée pour ça, même si Yoann n'était pas très prolixe sur la toile. Dans la journée, elle guettait sa présence sur les réseaux sociaux et s'assurait de « liker » ou de « retweeter » une photo lorsqu'il était en ligne pour simplement lui signifier sa présence.

Mais pendant qu'elle gardait les yeux rivés sur l'écran, les dossiers s'accumulaient sur son bureau. Ca n'avait pas grande importance, de toute façon, son travail ne l'avait jamais passionnée et elle préférait mettre en péril son poste plutôt que l'amour de sa vie. Yoann lui avait apporté une raison d'être, l'étincelle qu'elle attendait depuis des mois et qui avait tout embrasé dans son quotidien un peu morose.

Les cernes aussi s'étaient accumulés sous ses yeux, à cause des nuits passées à marcher dans son quartier pour tomber sur lui par hasard, avec l'idée de lui proposer nonchalamment un verre, puisque la coïncidence les avait rassemblés. Alors, ils pourraient passer une autre nuit ensemble.

Une nuit, une seule putain de nuit.

Mais elle ne tombait jamais sur lui par hasard, et les verres qu'elle enchaînait en l'attendant au point de rendez-vous qu'elle lui avait mentalement fixé commençaient à peser sur ses réveils. Au bout de six mois, son supérieur lui conseilla de prendre quelques jours de vacances.

Ce qui l'avait amenée ici. Près de son bord de mer natal. Avec un coffre de voiture rempli d'alcool en tout genre pour animer sa soirée pyjama.

Le coucher du soleil sur l'eau l'apaisait. La chaleur du vin lui remettait paradoxalement les idées en place : elle prenait conscience, dans la brume de son cerveau, qu'elle avait passé son temps à marcher à côté de sa vie pour quelqu'un qui n'avait pas le courage de vivre la sienne. Mais devant ce constat, elle ne savait plus bien si elle parlait de lui ou bien d'elle-même. L'évidence s'était imposée, implacable : il fallait rompre. Pour calmer la désagréable sensation d'échec que ces pensées lui causaient, elle buvait un verre. Pour se donner le courage de prendre les bonnes décisions, elle en buvait un autre.

Elle s'était trainée à l'intérieur de la maison juste avant que les derniers rayons de lumière disparaissent. Et en s'asseyant devant son ordinateur, la colère l'avait envahie. Elle était décidée à lui envoyer un mail bien pensé, pour lui faire comprendre sa lâcheté, pour lui dire qu'elle ne l'attendrait plus, qu'il avait décidé de lui-même de passer à côté de leur histoire qu'elle ne pouvait pas continuer à écrire sans lui. Elle s'y était reprise plusieurs fois. Au milieu de la deuxième bouteille de vin, elle avait déjà écrit une centaine de versions, et commençait à être satisfaite de ses formulations lapidaires. Il se sentirait mal, sans doute. Peut-être avait-il besoin de ce genre d'électrochoc pour réagir.

Elle se réveilla en sursaut. Elle avait posé sa tête alourdie par le vin sur son clavier, et le sommeil l'avait emportée en une fraction de seconde. L'horloge massive dont le pendulier l'avait toujours agacée indiquait quatre heures du matin. Elle s'était endormie à peine vingt minutes, mais elle eut l'impression que cela avait suffi à faire baisser les grammes d'alcool dans son sang. Ce n'était pas encore l'heure de la descente. Elle attrapa son verre à moitié vide.

En sentant le tanin réchauffer sa gorge, l'image de son doigt appuyant sur la touche « envoyer » lui revint en pleine face. Non. Elle lui avait envoyé un message ? Mais quoi déjà ? Qu'avait-elle dit ? Elle se souvenait vaguement de quelques mots... ou plutôt non. Elle se souvenait simplement du ton, qu'elle avait voulu agressif. Ce ne pouvait pas être bien terrible. Elle tentait vainement de faire redémarrer sa machine cérébrale, mais celle-ci restait bloquée au point mort.

On dit qu'ont parlé beaucoup mieux les langues étrangères après plusieurs verres. De la même manière, elle eût tout d'un coup la sensation de comprendre ce que Yoann avait voulu lui dire : peut-être ne l'avait-il jamais aimée ?

Mais dans ce cas, ce message... ?

Que disait-il, bon sang ?

Il devait y avoir des insultes. Il y avait forcément des insultes. Elle se connaissait suffisamment pour savoir qu'elle avait sans doute été particulièrement créative dans le choix des termes utilisés à son encontre. Mais s'il ne l'avait jamais aimée... si leur histoire n'avait été pour lui qu'un... coup d'un soir ? Si c'était bien ça alors...

Il la prendrait sans doute pour une folle.

Et alors là, plus aucune chance qu'il puisse l'aimer un jour.

Elle se leva en renversant sa chaise. Elle fixait son ordinateur avec des yeux révoltés. Comment faisait-on pour récupérer un mail ? A l'ère du toujours plus vite, toujours plus efficace, on ne pouvait même plus prendre le temps de faire des erreurs. Si elle avait envoyé un lettre, elle aurait eu deux jours pour réagir, elle se serait postée devant chez lui et aurait sauté sur le facteur pour lui arracher son enveloppe. Encore mieux, à une autre époque, elle aurait pourchassé le pigeon voyageur avec une carabine. Elle tira sur le fil pour débrancher l'ordinateur.

Evidemment, ça ne servait à rien.

Elle commençait à manquer d'air. Elle ne pouvait pas supporter l'idée du rire moqueur de Yoann lorsqu'il lirait son message. Elle ne pouvait pas supporter les possibles messages de compassion, d'incompréhension et encore moins son silence. Ce message, mon dieu. Ce message était ridicule. Les mots envoyés enflaient dans sa tête. Mais qu'avait-elle dit déjà ?

Elle fourra son ordinateur dans son sac à dos et sortit dans le jardin. La mer, il fallait aller vers la mer, la mer avait toutes les réponses. Elle poussa la grille et commença à dévaler la pente raide qui la menait jusqu'à la plage. Les rochers argentés lui donnaient l'impression de marcher en saccadé dans un film en noir et blanc. Sur l'eau, la lune avait comme allongé un drap blanc qui ondulait avec la houle.

Elle marchait trop vite, elle sentit tout d'un coup ses chaussures se remplir d'eau. La langue glacée qui vint lui lécher les orteils lui fit pousser un petit cri. Le film en noir et blanc se précisait en film d'horreur.

Effacer les preuves.

Voilà ce qu'il fallait.

Et surtout, surtout, faire en sorte qu'il ne puisse plus la contacter.

Pendant un temps du moins.

Peut-être le temps suffisant pour faire croire qu'elle ne pensait plus ce qu'elle disait. Ou que c'était une blague.

Elle sentit son téléphone vibrer. Le petit tremblement au creux de sa poche lui glaça le sang. Déjà ? Il ne dormait donc jamais ? Elle n'avait pas de nouvelles depuis des semaines, et là, évidemment, il réagissait tout de suite ?

Sans même regarder son écran, elle attrapa l'appareil et le jeta dans l'eau aussi loin qu'elle le put. Dans la foulée, elle balança aussi son ordinateur, responsable de tous ses maux. Ce lancer là était beaucoup moins gracieux. Il s'écrasa à quelques centimètres de ses pieds.

Et puis, elle n'eut plus rien à jeter.

Un grand vide l'envahit. Et au moment où elle sentait toute son énergie la quitter, elle fut aussi submergée par l'absurdité de son geste. En regardant la carcasse de son ordinateur sous l'eau transparente, elle se dit qu'elle aurait pu, plus simplement, lire ses mails envoyés. Mais surtout, elle s'était débarrassée des intermédiaires, et non pas de la honte. Lorsqu'elle reprendrait la route vers Paris, elle savait qu'elle roulerait aussi vers son déshonneur et la réalité crue de la perte définitive de son amour, comme de son amour propre.

Elle avança de quelques pas. Sa tête bouillonnait, elle avait besoin de la rafraîchir au contact de l'eau pour réfléchir. Elle avança encore un peu. Le froid l'engourdissait, l'apaisait. Elle comprenait pourquoi les seaux d'eau glacée étaient recommandés contre les crises d'hystérie. Elle avança encore.

Lorsque le niveau de la mer atteignit sa poitrine, sa respiration en fut coupée.

Qu'est-ce qu'elle était en train de faire ?

Elle ferma les yeux, prit son courage à deux mains, et choisit de vivre.

Elle tourna le dos aux vagues et lentement, péniblement, elle remonta vers le rivage. Ses vêtements trempés pesaient une tonne. Mais au fur et à mesure qu'elle s'extirpait de l'eau, elle sentait, un à un, des poids glisser le long de son corps et tomber au fond de la mer. Le poids de la honte et de la frustration. Le poids de son amour laissé en suspens. Le poids du dégoût

d'elle-même. Le poids d'une vie passée à ne pas choisir. Le poids de son inaction. Le poids de son incapacité à vivre avec elle-même. Le poids de son passé et de sa solitude. Lorsqu'elle arriva sur la plage, elle se sentit délestée des vingt dernières années. Elle avait laissé Yoann et tous les autres au fond de l'eau.

Lentement, elle remonta vers sa maison. Elle ne se sentait pas particulièrement sereine, soulagée ou heureuse. Elle se sentait rien. Elle se sentait vierge de toute émotion. Elle se sentait presque prête à ressentir à nouveau.

Elle rentra chez elle. S'allongea sur le canapé et s'endormit aussitôt.

Le soleil l'éblouissait à travers la vitre. Derrière ses lunettes de soleil, elle regardait le ballet des avions sur le tarmac, pendant qu'elle prononçait d'une voix laconique dans le combiné d'un téléphone public ces quelques mots : « Je suis désolée, mais je ne serai pas au bureau lundi. Je ne sais pas quand je reviendrai. J'ai besoin d'apprendre un peu à vivre. »

Lorsqu'elle entendit que les passagers à destination de Kuala Lumpur pouvaient embarquer, elle ramassa le sac et les quelques affaires qu'elle avait originellement prévues pour son week-end breton et se dirigea vers la porte A10. Elle avait toujours rêvé de voir l'Asie. En bouclant sa ceinture, place F17, elle se dit qu'à présent, elle ne voulait plus jamais rêver.

Yoann alluma son ordinateur, une tasse de café à la main. Il avait reçu un message d'Estelle pendant la nuit. Un peu surpris, il l'ouvrit.

« Frznchtment, je suiz cérue. »

Il faudra lui dire, pensa-t-il, d'utiliser un correcteur orthographique.

Nombre de signes : 16 585